

Rencontre avec Justin Mortimer peintre de la nouvelle figuration (extrait)

La voiture nous a déposés tous les trois à l'entrée d'une impasse au sud de Londres. On s'est engagés dans une chaussée herbue qui semblait un interstice oublié dans l'urbanisme londonien en pleine rénovation. À gauche s'allongeait une voie ferrée désaffectée. À droite s'étendaient de vieux hangars en brique, d'un étage, avec des couvertures grises ondulées.

— Tu es sûr qu'il n'y a pas de confusion avec une autre adresse ? a demandé Barbara. À Londres, une simple erreur de prononciation et...

— C'est au vingt-quatre ! ai-je coupé.

On a continué d'avancer. Divers artistes étaient installés dans ces entrepôts. Sur les bas-côtés rouillaient des assemblages datant de l'époque du pop art. On a aussi aperçu des sculptures corpulentes qui gisaient çà et là. C'étaient de gros bidules multicolores dans le genre des *Nanas* de Niki de Saint Phalle, se voulant drolatiques et déjantés en leur temps, mais passés de mode, invendus et éclatés par le gel.

Le vingt-quatre était au fond. En levant la tête, on a vu au premier étage un visage souriant derrière des carreaux crasseux. Le type nous adressait un salut cordial. On a sonné, en dessous, à la porte cochère. On a attendu un moment. Je me suis aperçu que Barbara, à côté de moi, consultait Internet sur son smartphone. Elle visitait la page Wikipédia de notre hôte, sans doute pour être à la hauteur.

Finalement, un battant s'est ouvert. Justin Mortimer est apparu. Il était en tenue de travail, couvert de taches, cheveux en bataille. Il avait une voix

grave et un ton suave. Il se dégageait de sa personne une profonde décontraction ayant valeur d'élégance britannique. Je lui ai présenté Seine comme mon assistante et Barbara comme une amatrice d'art contemporain. On est montés à son atelier à la queue leu leu par un escalier métallique côté cour. L'homme avançait devant nous en faisant trembler l'ossature en acier avec ses grosses chaussures. Arrivé sur le palier du premier étage, il a poussé une porte. On est entrés. On a tout de suite compris que c'était le genre d'endroit où on gelait en hiver et rôtissait en été. Cependant, c'était immense et lumineux.

Juste à côté de l'entrée, sous les baies vitrées, étaient alignés une vingtaine de très vieux géraniums cultivés dans d'anciens pots de fromage blanc format colonie de vacances. Ces végétaux avaient de grosses tiges noueuses, peu de feuilles et encore moins de fleurs. En les voyant, j'ai compris que ces plantes nécessitaient des soins quasi gériatriques. J'ai trouvé cela presque émouvant. En tout cas, je me suis fait une première idée sur l'opiniâtreté de Justin Mortimer. J'ai fait le tour de la plantation en le complimentant avec mes maigres ressources en anglais. Il a acquiescé aimablement.

J'ai échangé un regard avec Seine. Aussitôt, elle a sorti son reflex et s'est mise à prendre des clichés de l'artiste auprès de ses pots de fleurs. J'étais content qu'on se comprenne bien, Seine et moi, dans ce domaine. J'ai parlé encore avec notre hôte pour faire durer la pose.

Barbara est intervenue à son tour dans un anglais excellent. Elle a expliqué que pour le géranium comme pour tous les êtres vivants, la dégénérescence était inéluctable. C'était, selon elle, une sorte de programme inscrit dans les gènes. Il ne servait à rien d'aller à l'encontre des gènes des géraniums. Pire, ça risquait d'affaiblir quelque chose comme leur « géraniumité », mais je n'étais pas sûr d'avoir bien compris. Elle s'exprimait dans un anglais trop *fluent*. En conclusion, elle a

souligné que le mieux pour régénérer le peuplement consistait à repoter régulièrement de jeunes plants et à se débarrasser des vieux. On a été tout étonnés d'entendre Justin Mortimer la remercier de ce conseil en français. C'est là qu'on a su qu'il parlait un peu notre langue. Son accent britannique apportait à sa diction un agréable velouté.

Il nous a amenés dans un coin de son atelier où était aménagé un long bureau sur des tréteaux. Un ordinateur y était installé, avec une imprimante. On voyait aussi beaucoup de papiers et de livres. Il élaborait là ses projets de peintures, nous a-t-il expliqué. Il naviguait sur Internet pour chercher des images. Il extrayait de chaque cliché sélectionné certains fragments. Il retravaillait ces morceaux et les assemblait sur son écran. Cela demandait de longs tâtonnements. Finalement, il imprimait son projet de composition sur une feuille au format A3. Avec une règle graduée, il y traçait un fin quadrillage. Ensuite, il dessinait le même quadrillage en beaucoup plus grand sur une toile ayant déjà reçu une enduction brune, conformément à une ancienne tradition. Puis il se mettait à peindre en agrandissant son projet de façon homothétique, tout en y apportant sa manière personnelle.

J'ai senti que Seine y portait un vif intérêt. Elle était très surprise par la manière dont l'artiste s'y prenait et par le fait qu'il fût aussi transparent sur ses méthodes. Elle voyait pour la première fois la peinture comme un processus et pas seulement comme un résultat. Je sentais qu'elle était presque tentée de se lancer, elle aussi, en suivant ces mêmes étapes. Justin Mortimer était comme ces chefs cuisiniers qui expliquent leurs astuces en direct à la télé et qui vous donnent envie d'essayer.

Je lui ai demandé pourquoi il ne projetait pas directement son modèle réduit sur la toile avec un vidéoprojecteur, un rétroprojecteur ou un épiscopes. C'est ce que font beaucoup d'artistes figuratifs s'inscrivant

dans la tradition multiséculaire de la *camera obscura*. Il a dit qu'il était plus à l'aise avec ce procédé très ancien et très simple qu'on appelle la mise au carreau.

Barbara se dandinait. Je la sentais irrespectueuse. Elle était visiblement le genre de personne pouvant croire qu'un artiste, un vrai, a tout dans la tête et que, les soirs de cuite, il projette les éclaboussures de son génie sur une toile. L'art, pour elle, était une sorte d'éjaculation de créativité. Elle avait peut-être vu des films sur Pollock, Picasso, etc.

La peinture figurative, en réalité, c'est souvent plus compliqué. Dès la fin du Moyen Âge, les peintres ont commencé à essayer de mieux saisir ce qui s'offrait à leurs yeux pour en extraire plus de vérité, plus de vie. Il a fallu mettre en place des processus et des apprentissages. Les artistes ont dû observer, s'exercer, recourir à des modèles, explorer l'anatomie, maîtriser la perspective. Nombreux aussi ont été ceux qui se sont appuyés sur l'usage de trames et d'outils optiques de plus en plus sophistiqués tels que la *camera obscura* dans ses diverses modalités. Tout le monde mesure l'importance de l'imprimerie pour l'écrit. Eh bien ! pour la figuration, c'est un peu la même chose. L'histoire des techniques et celle des productions sont interdépendantes. Justin Mortimer nous rendait palpable cette réalité simple et essentielle. C'était courageux de sa part. Il s'exposait à l'incompréhension d'une partie du public.

Représenter ce qu'il y a d'important dans le réel sans le trahir a d'ailleurs été, dès la Renaissance, le fruit d'un état d'esprit passionnément tourné vers le monde. Cela a eu d'immenses conséquences en dehors de la peinture elle-même. Par exemple, la capacité à faire des dessins précis a eu un rôle décisif dans le développement des sciences et des techniques. De même, le perfectionnement des instruments optiques des artistes a finalement débouché sur l'invention de la photographie.

La question de l'appropriation du réel demeurait grosso modo, dans son principe, la même qu'autrefois. Nombre de peintres figuratifs étaient soucieux de ne pas s'enfermer dans leur propre imaginaire. Le problème de l'imagination, en dépit de l'idée flatteuse qu'on s'en fait, est justement qu'elle est souvent moins imaginative que le réel. Elle aboutit fréquemment à des compositions pauvres, répétitives et artificielles. La peinture figurative, pour atteindre sa pleine puissance, a besoin de puiser dans le réel, d'extraire une part de sa vérité. Il fallait la même intelligence visionnaire qu'il y a cinq siècles pour savoir importer ce qui était essentiel et laisser de côté ce qui relevait du mimétisme servile. La seule différence était la possibilité de recourir à des sources plus nombreuses et à des techniques plus puissantes : Internet, photo, informatique, matériel de projection, etc.

J'ai quand même été un peu déçu d'entendre Barbara chuchoter à l'oreille de Seine : « C'est de la triche ! » J'ai fait semblant de ne pas écouter.

[...]

Justin Mortimer avait cessé de parler. On ne posait plus de questions. Il en profitait pour mettre un peu d'ordre sur son bureau. Au bout de quelques minutes, on aurait pu croire qu'il nous avait oubliés. Ou alors, il avait entendu la réflexion de Barbara et était vexé. Subitement, cette dernière est intervenue.

— Tous vos modèles, a-t-elle demandé, vous les recopiez sur Internet ?

— Non ! pas toujours, a-t-il précisé. Je fais des recherches dans les bibliothèques. Je me procure également des livres dans les brocantes.

Il a sorti plusieurs volumes d'une étagère.

— Parfois, j'utilise des documents comme ceux-ci...

On a regardé. C'étaient des manuels d'orthopédie datant de la guerre de Crimée. On était perplexes. On se demandait bien pourquoi notre hôte exhumait des trucs aussi morbides.

— À cette époque, a-t-il expliqué, les médecins militaires se sont intéressés aux blessés davantage que précédemment. Ils se sont mis à imaginer toutes sortes de prothèses. On peut dire qu'ils étaient très créatifs. Tenez ! Regardez ! J'aime surtout ce livre...

Il nous a montré un petit manuel pouvant tenir dans une poche. Au fil des pages se succédaient de minuscules photos en noir et blanc et des croquis. C'était très déplaisant à voir, mais Justin Mortimer se réjouissait de posséder cet ouvrage. L'homme, selon lui, avait besoin d'une multitude d'objets comme autant de prothèses indispensables à son existence : vêtements, maison, outils, voitures, etc. Les prothèses orthopédiques étaient à ses yeux l'objet humain par excellence, celui qui résumait tous les autres.

Dans la foulée, pour que l'on comprenne mieux, il nous a raconté sa vie. Enfant, il avait souffert d'une maladie osseuse. Le quinquagénaire qui était devant nous était un bel homme ayant beaucoup de prestance. Cependant, paraît-il, dans son enfance, il avait dû revenir souvent à l'hôpital. En réalité, c'est là qu'il avait vécu l'essentiel de sa jeunesse.

Ce malheur, secondairement, a aussi été une chance, comme c'est parfois le cas. Pour passer le temps, il s'était en effet mis à dessiner. Il avait pris goût à représenter habilement les êtres et les choses. Il adorait raconter des histoires ou évoquer des situations avec ses crayons. Évidemment, tout cela s'était déroulé à des années-lumière du monde de l'art moderne et contemporain dont il ignorait tout. Les images avec lesquelles il avait de la familiarité étaient celles de la BD et du cinéma. Parfois, aussi, de l'illustration. C'était cela le xx^e siècle, pour lui : la BD,

l'illustration et le cinéma. Année après année, il a progressé à l'abri des modes et des critiques. Quand il a été admis dans une école des beaux-arts londonienne, il a tout de suite été marginalisé. C'était comme si la plupart des étudiants avaient été les enfants légitimes du xx^e siècle officiel et qu'il avait été l'enfant naturel d'un autre xx^e siècle souterrain, populaire et ignoré. Justin Mortimer semblait sorti d'un interstice ayant échappé à la modernité. Bref, on le prenait pour un ringard.

Tout en évoquant sa vie, il tournait négligemment les pages de son vieux manuel orthopédique.

Barbara observait les images avec dégoût. Tout à coup, elle s'est écriée :

— Vous connaissez Jeff Koons ?

On l'a regardée, surpris. On ne voyait pas le rapport avec ce qui précédait. Justin Mortimer a esquissé une moue.

— Parce que moi, affirmait-elle, je trouve qu'il y a des points communs entre votre travail et celui de Jeff Koons. Si ! Si !

— Ah bon ?

J'étais étonné par cette intervention de Barbara. Jusque-là, j'ignorais qu'elle se fût intéressée à l'art contemporain. Cependant, sans doute considérait-elle que son *niveau socioculturel* impliquait de pouvoir soutenir une conversation dans ce domaine ? Peut-être même avait-elle potassé *L'Art contemporain pour les nuls* ou acheté *Beaux-arts-magazine* dans une gare ?

— Oui ! poursuivait-elle avec assurance, j'ai vu sur votre site beaucoup de représentations de ballons gonflables. Koons aussi ! Il a fait des sculptures métalliques géantes imitant des chiens faits de boudins gonflables. C'est ce que j'ai le plus aimé sur votre site, les ballons ! Moi,

j'adore Jeff Koons. En plus, c'est dérangeant ! Et, c'est ce que je dis toujours : l'art doit être SUB-VER-SIF !

— Oui ?

— Vos ballons gonflables ne laissent pas indifférent ! Vraiment ! Bravo !

— Merci...

— Moi, c'est bien simple, j'adore tout ce qui est subversif ! Et émergent aussi, bien sûr ! Partout où je passe, j'essaye de dénicher de nouveaux artistes ! Je ne vais jamais dans les galeries. Quand un artiste est en galerie, il est déjà récupéré par le système.

— Ah ?

J'ai regardé Seine. Je me demandais si Barbara avait fumé. Je ne la connaissais pas sous ce jour.

— Et combien, a-t-elle poursuivi, les vendez-vous, vos... euh... vos toiles ? Par exemple, la grande, là-bas ?

— Environ trente-cinq mille livres.

— OK ! Et si j'en prenais deux, vous me feriez un prix ?

— On peut étudier une proposition...

— Et vous vous occuperiez de l'expédition en France ?

Justin Mortimer hésitait. Il était sur la défensive. On sentait qu'il se demandait si c'était du bluff, comme c'est souvent le cas lors des visites d'atelier.

— Excusez-moi, ai-je coupé, je vous interromps ! Il faut qu'on finisse l'entretien. Après, on vous laissera et vous aurez tout le temps de discuter de cela entre vous. On a un train à 18 heures. Désolé !

Barbara a sorti de son sac une pochette dont elle a extrait une carte de visite. Elle l'a tendue à Justin Mortimer. Il l'a déposée en vrac sur ses papiers.

On l'a suivi à l'autre extrémité de son atelier. Un gros chevalet en chêne portait l'œuvre en cours d'exécution. Elle correspondait au tirage A3 qu'il nous avait montré. C'était un châssis de deux mètres sur trois, environ. À côté, un peu plus loin, étaient stockées une vingtaine de toiles adossées les unes aux autres. On a commencé à les regarder.

La façon de peindre de cet artiste était somptueuse. Il n'y avait aucune banalité, aucune vulgarité, rien qu'une puissance sourde ponctuée de fulgurances. Le plus frappant pour moi dans sa manière était de voir réunies des qualités que j'avais l'habitude d'apprécier séparément et que je considérais, sans y avoir beaucoup réfléchi, comme antagonistes. D'un côté, les peintures de Justin Mortimer avaient la justesse de ces photos un peu floues remarquables non par leur précision, mais par la poésie de leurs fondus. De l'autre, on trouvait chez lui une picturalité libre et haute en matière, proche de celle de certains artistes abstraits ou expressionnistes. J'avais plaisir à parcourir ses larges mouvements de pinceau, ses dégradés et ses glacis. Justin Mortimer réussissait ce tour de force de conjuguer une vérité quasi photographique dans certains fragments et un lyrisme matérialiste pour l'ensemble. Je n'en revenais pas. Dans ma vie, il faut dire que j'avais vu énormément de peintures. Trop sans doute. Une lassitude s'était insidieusement développée en moi. Je n'arrivais plus à apprécier ce qui sentait trop un certain xx^e siècle. En revanche, en regardant les œuvres de Justin Mortimer, je percevais une saveur nouvelle et pourtant très ancienne. Je ressentais, à travers lui, une jouissance à explorer les formes du monde, à leur trouver une poésie, aussi tragique fût-elle.

Ce dont j'étais fatigué, en réalité, était cette façon par laquelle de nombreux artistes avaient cherché à être « créatifs » à tout prix. Ils avaient employé leur énergie à concocter une sorte de cuisine où il n'y avait que des arômes artificiels. Leur peinture trop trafiquée me

paraissait indigeste à la longue. Souvent, au contraire, quand une œuvre m'attirait, c'était parce qu'il y avait dedans quelque chose de vrai, de juste. J'aimais quand un artiste avait à cœur non de travestir le réel, mais d'extraire la poésie de ses formes. Tout le reste n'était pour moi, en fin de compte, qu'un laborieux bric-à-brac. Y avoir consacré tant de temps dans ma vie avait probablement été une erreur. J'aurais mieux fait de bouquiner davantage ou de voir plus de films.

Seine, à côté de moi, suivait la présentation avec une expression d'adhésion intense. Je l'observais de temps en temps, l'air de rien. Elle était bluffée. Elle regardait ces peintures un peu comme si elle dévorait une BD comportant des vues en pleine page. Dans l'ensemble, c'était quand même assez triste. On apercevait des personnages qui portaient des prothèses, des salles d'hôpitaux avec tout le matériel, des scènes de guerre et des catastrophes écologiques. Quand Justin Mortimer a sorti une toile où figuraient des ballons, j'ai senti Barbara triomphante. Cependant, les ballons en question étaient minces et de couleur chair. Rien à voir, en réalité, avec les clinquantes créations de Jeff Koons. J'ai observé ces ballons un moment.

L'homme, selon Mortimer, était une bulle de chair. On avait plaisir à la regarder, la bulle, quand elle était gonflée à point, sensuelle et légère. Mais elle était vulnérable et démunie. Elle était amenée à crever un jour ou l'autre en produisant un grand *prout* suivi d'un petit *flop*. Justin Mortimer n'était nullement pessimiste. Au contraire, il avait le calme et l'assurance heureuse de celui qui dispose d'une théorie à l'épreuve des faits.

Je continuais à regarder ses œuvres, plongé dans une sorte de torpeur. Les autres respectaient mon mutisme, même Barbara. Je me suis dit que souvent, autour de moi, j'entendais des gens qui dénigraient l'art contemporain. Ils se désolaient de l'art officiel. Ils n'avaient pas tout à fait

tort. Il y avait une spécificité des arts plastiques qui s'étaient beaucoup éloignés du monde et avaient perdu en route une bonne part de leur public. Cette situation contrastait avec le cinéma, le roman et toutes les autres branches de la culture qui, la plupart du temps, se sentaient hautement concernés par la vie des hommes.

Cependant, si les gens ne voient rien venir de nouveau en art, c'est parce qu'il leur faudrait être très attentifs. Quand on se promène en forêt, on regarde surtout les arbres. Ce sont eux qui s'imposent à nous. Pourtant, il est également intéressant de regarder les plantes de sous-bois. Parmi elles, il y en a de singulières qu'on appelle les essences d'ombre. C'est le cas par exemple des jeunes hêtres. Ces espèces ne sont pas gênées par la faible luminosité. Elles poussent discrètement, comme si de rien n'était, jusqu'à atteindre la pleine lumière. Elles s'épanouissent et finissent par supplanter les arbres en place. Les essences d'ombre, pour moi, en matière de peinture, ce sont des artistes comme Justin Mortimer. Je devine leur avenir. Je peux me tromper, mais j'y crois. C'est toujours bien de croire à quelque chose, surtout quand il s'agit d'une croyance inoffensive.

Justin Mortimer profitait de ce temps mort pour ranger ses toiles avec précaution, comme s'il eût placé des toasts dans un présentoir de petit déjeuner. Il vérifiait qu'il n'y avait pas d'adhérences. Il ne fallait pas les abîmer.

Finalement, je me suis levé et on a commencé à marcher lentement vers la sortie, à l'autre bout de l'atelier. On est arrivés à un endroit où étaient installés, non loin des géraniums, plusieurs gros appareils de musculation.

— Sympa ! a dit Barbara en s'approchant de l'un de ces engins.

J'ai tout de suite craint qu'elle ne fût tentée de nous faire une démonstration.

— C'est toi qui fais de la muscu ? a-t-elle demandé à Justin Mortimer, passant sans prévenir au tutoiement.

— Oui, a-t-il répondu avec un pâle sourire, je dois faire des exercices toutes les quatre heures. Sinon, mes problèmes reviennent vite.

— Musculation et peinture ! Un vrai biathlon !

— On peut voir cela ainsi !

— Et tu n'as jamais envisagé de peindre un sportif en train de s'entraîner sur l'un de ces appareils ?

— Non, je n'y ai jamais pensé. Il n'y a que moi qui les utilise. J'essaie plutôt de les oublier. Mais ce serait peut-être une idée...

— Mais oui ! Ce serait super cool ! Ça te changerait ! Y'a pas que les hôpitaux et les prothèses dans la vie ! Faut faire attention à ne pas devenir neuneu ! C'est bien aussi de peindre des choses positives, dynamiques, des trucs qui vous donnent la pêche !

Barbara s'est approchée de l'appareil le plus imposant. Il y avait des tiges en inox, des poids, des poulies, des filins et de petits coussinets en skaï noir. De loin, cela aurait pu passer pour l'un de ces instruments de torture qui peuplent les peintures de Magnasco. Un panonceau en métal émaillé indiquait en hauteur que la machine était de marque *Smith* et qu'elle était dédiée au développement conjoint des abdos et des pectoraux. J'aurais aimé trouver un prétexte pour éloigner Barbara.

— Tu permets ? a-t-elle demandé à notre hôte.

Sans attendre la réponse, elle s'est installée et a amorcé des mouvements. Ce genre d'appareil lui était familier.

— Bien ! C'est très bien ! a dit Justin Mortimer, amusé. C'est exactement ça ! Inspiration ! Expiration !

Elle s'est mise à écarter alternativement les bras et les jambes de plus en plus puissamment. Ses va-et-vient étaient bruyants. Toute la quincaillerie accompagnait ses efforts de cliquetis métalliques. Elle a commencé à devenir rouge et à suer. Mais c'était surtout quand elle ouvrait et refermait ses cuisses de toutes ses forces qu'elle me paraissait grotesque.

J'étais songeur. Cette petite scène était pourtant *bon enfant*. Tout le monde était content, mais je vivais la situation au tragique. Ce genre de chose m'arrive parfois sans raison apparente. Je me suis ébroué. Tout cela n'était pas si grave.

— Inspiration ! Expiration ! poursuivait Justin Mortimer qui prenait goût au spectacle.

J'ai échangé un regard avec Seine. Elle a dû croire que je lui demandais de prendre des photos ou alors elle a sauté sur l'occasion d'elle-même. Elle a sorti son reflex, s'est accroupie et a commencé à mitrailler. Barbara souriait. Elle semblait flattée d'avoir la vedette. On pouvait lire sur son visage ce sentiment du mérite que beaucoup de sportifs ont en partage.

Ce qui m'a le plus surpris a été de voir arriver Justin Mortimer avec un reflex, lui aussi. Il s'est mis à photographier Barbara sous tous les angles. Il passait d'un côté à l'autre de l'appareil avec une agilité étonnante. J'ai senti qu'il avait un tableau en tête. Il y avait de la malice dans son regard. En réalité, Justin Mortimer et moi avons entrevu la même peinture dans cette scène. Il allait probablement broser, à l'insu de Barbara et grâce aux photos qu'il prenait, une œuvre sombre et sardonique, bien à sa manière, une sorte de Magnasco de notre époque. Barbara s'est brutalement interrompue pour se débarrasser de sa veste de tailleur. Elle l'a sportivement envoyée balader derrière elle, très en hauteur, par-dessus les appareils. Aussitôt, elle s'est remise à la tâche

de plus belle. Justin Mortimer a enregistré un grand nombre de clichés en un temps record. Puis il s'est arrêté. Il a contrôlé ses vues sur le petit écran LED. Il est allé poser son reflex sur son bureau. Il est revenu vers nous avec une expression espiègle dissimulant mal sa satisfaction. Barbara est descendue de l'appareil de musculation. Elle s'est épongé le front. On s'est dirigés vers la sortie.

Au passage, Justin Mortimer a ramassé la veste de Barbara. Il la lui a tendue. Le paquet de tissu était tombé de haut sur un géranium. Une grosse tige cassée par le choc gisait à terre. J'ai trouvé cela dommage, mais Justin Mortimer a précisé qu'il allait la sauver en la faisant tremper. Soigner les géraniums était sa spécialité. Il avait l'air d'excellente humeur. On l'a bien remercié. Je l'ai assuré que je lui enverrais mon article en PDF dès qu'il serait paru. Puis je me suis adressé à Barbara :

— Excuse-nous. On doit filer à la gare, Seine et moi. Mais, si tu veux, tu peux rester discuter avec l'artiste.

— Pourquoi veux-tu que je reste ?

— Eh ben, tu ne t'en souviens pas ? Pour tes projets d'acquisitions !

— Ah ? C'est vrai. Mais il faut que je réfléchisse...

On est tous partis en remerciant Justin Mortimer. J'ai arrêté un taxi. On est montés tous les trois. Il n'était plus temps de faire les soldes. Barbara m'avait agacé. J'étais content de la déposer dans le centre de Londres et de me retrouver seul avec Seine. On est allés directement prendre l'Eurostar à Saint-Pancras.